

Lieux aura soulagé la case de son toit de chaume, pour se divertir...

Je regarde et détaille l'énorme masse inerte : c'est bien là un descendant des monstres pré-historiques. Nous assistons au découpage. La peau a une épaisseur de trois doigts. Une équipe s'attaque à la fesse, l'autre à l'épaule. Au bout d'un long travail, un morceau de plusieurs kilos de belle viande est extrait d'une cavité du cou. On le jette aux chiens. Je m'en étonne et l'on me répond :

— C'est parce que viande a goût d'homme.

Je n'obtiens aucun autre éclaircissement. Mais lorsque j'en parlerai à nouveau au boy, plus tard, il me dira :

— Tu as vu, madame, viande mauvaise, chiens malades après manger...

C'est exact, mais ce qu'il oublie de noter, c'est que les pauvres bêtes, peu habituées à un tel festin, avaient avalé des morceaux entiers et en si grande quantité qu'il a bien fallu que l'excédent soit rejeté.

N'y aurait-il pas plutôt un rite dont ces populations ne voudraient pas parler?

L'attaque du ventre donne des bruits significatifs ; c'est un dégonflement par petites explosions. Toute la cavité abdominale est d'un blanc rosé ; malgré l'énormité de ces organes, la vue n'en est pas répugnante. L'opération puis la distribution équitable dureront ainsi toute la journée.

### Hommage.

Nous abandonnons notre population à sa besogne et nous nous dirigeons vers la pirogue qui nous emmène passer la journée au poste de Mogrom.

C'est la halte où l'on s'arrête en venant de [Fort-Lamy](#) en se dirigeant vers Bongor. On connaît l'accueil qui est réservé à tout venant. Il n'est pas rare qu'un repas commencé avec un nombre de convives ne soit doublé à la fin par l'arrivée de nouveaux venus.

Le soir, nous avons repris notre pirogue pour rejoindre Montjaffa. Ce fut un retour plein de silence, de calme et de poésie sous la pleine lune.

Devant la porte de la Kasba, placé en sentinelle, nous avons trouvé le crâne de l'éléphant avec ses défenses : c'était l'hommage rendu au vainqueur.

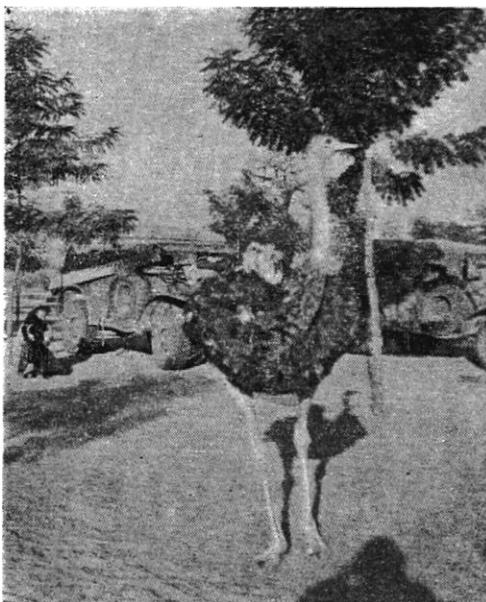
### Où les bêtes gagnent.

Nous quittons Montjaffa. Le retour matinal dans cette brousse que le printemps invite déjà à verdoyer eût été plein de charme si je n'avais eu l'angoisse (le mot n'est pas trop fort) de faire la rencontre de beaux animaux à portée de fusil.

Nous roulions depuis plus d'une heure et ma sensibilité n'avait pas encore été réellement mise à l'épreuve ; cela ne pouvait durer. J'aperçois, à une cinquantaine de mètres de nous, un troupeau de tétels. Ces bêtes de la brousse sont toutes les mêmes... Au bruit du moteur, elles s'éloignent un peu, puis se retournent pour mieux regarder. Un coup de feu. C'est manqué. Toute la gent masculine saute du camion et part dans leur direction. Je reste seule et fais des vœux pour les bêtes, contre les hommes. Nouveau coup de feu, nouvelle attente. Enfin — Dieu soit loué ! — tout le monde revient bredouille.

Un peu plus loin, c'est une gazelle qui coupe notre route à quelques mètres. Elle est en pleine vitesse. Qu'elle est belle à regarder fuir... Le canon du fusil ne la menace pas.

Dix heures : il commence à faire chaud. Vers cette heure, la troupe entre en sommeil et ses habitants ne circuleront plus jusqu'à la tombée de la nuit. Enfin, je respire. Mais que peut bien faire sur la piste cette attardée et ses trois petits? C'est une autruche. Elle se range quand le camion, qui a ralenti, est sur elle; les trois autruchons ne suivent pas et l'un est écrasé. Elle parvient à attraper le second, mais le troisième a repéré sa mère et fuit à toutes pattes. Mes compagnons courent après lui. e supplie :



CETTE AUTRUCHE APPRIVOISÉE, PUIS LIBÉRÉE, REVIENT RENDRE VISITE A SON ANCIEN MAÎTRE.

— Surtout ne tuez pas la mère...  
— Mais non, mais non...  
— Ne lui enlève pas ses deux petits, laissez-lui-en un...

— Mais, ma chère amie, elle s'en moque, elle s'est sauvée sans même se préoccuper d'eux...

Au même moment, la pauvre bête, remise de ses émotions, lui donne un démenti éclatant : elle fait volte-face et charge nos boys, lesquels ne sont pas longs à laisser le second, l'enfant à la mère et la mère à sa brousse. Si parfois j'aime le courage, j'avoue que dans ce cas je bénis la prudence excessive de mes chers noirs.

### Liberté chérie.

La scène ne dura que quelques minutes.

Dans mon émotion, je n'ai même pas pu prendre mon kodak... Mais ceci me rai un souvenir amusant dont j'ai été le t, dans un petit village de Nigéria :

Nous étions sur le point de prendre d'un aimable commerçant qui nous avait l'hospitalité d'une nuit. Dans le jardin, en se dandinant une splendide autruche (notre présence paraît fort intriguer (v, photo ci-contre). Notre hôte nous conte sa histoire :

Depuis des mois, elle vient tous les jours prendre son petit déjeuner, puis elle va rendre mari et enfants qui l'attendent patiemment à l'orée de la brousse. On suppose que la bête fut élevée par des blancs qui lui ont la liberté à leur départ, et dont elle a gardé un excellent souvenir.

Nous sommes donc arrivés à Mas; avec notre jeune autruchon d'un mois à peine il ne paraît nullement effrayé et lorsque le déposons sous la véranda, il examine les lieux avec curiosité. Nous l'attachons comme même de peur qu'il se sauve.

Le lendemain, comme il ne semble dément pas farouche, et qu'il se laisse carrement nous lui rendons la liberté : il mange avec appétit, se promène avec circonspection dans le living-room et paraît finalement satisfait de son sort. Je le suis néanmoins d'un inquiet.

Que se passe-t-il ? Je ne sais, mais une heure d'absence, en revenant d'une menade, mon autruchon n'est plus là. Toutes recherches sont vaines. Parti ou volé ? ne le saurons jamais...

Je suis furieuse. N'aurait-on pas mieux de laisser cette petite famille vivre en paix ?

Ma rancune contre tous les chasseurs détrousseurs de brousse est grande.

J'aimerais être gardienne d'une réserve de chasse inhabitée et me promener librement parmi toutes ces bêtes, dites sauvages qui seraient ainsi à l'abri des lions et des hommes seraient protégés d'elles. J'ai un fusil, mais il ne servirait guère à menacer quiconque chercherait à troubler la tranquillité de mes hôtes. Et celui-là, je ne le manrais pas.

## PROMENADES DANS RIO

(Suite de a page 5r.)

prendre une lotação que de monter l'autobus.

### Le pittoresque est partout.

Le pittoresque dans les rues de Rio, fait pour enchanter qui sait voir, mais il est partout ! Et, en vérité, le sujet est littéralement inépuisable. Ce sont les femmes de couleur qui circulent avec d'imposants fardeaux sur leur tête ; c'est le laveur de voitures sur le terre-plein médian de Beira-Mar, met en slip pour faire son travail; ce sont les gardiens des autos garées pendant les heures de bureau, qui, d'un geste noble, passent quelques coups d'un plumeau magnifique sur le capot de la voiture qui va partir ; ce sont les livreurs des teintureries circulant à bicyclette, et portant suspendus sur des portemanteaux des complets impeccablement repassés ; sont des rues populeuses comme le Cat avec des « camions magasins » qui viennent concurrencer les boutiques où les ménages de toutes teintes vont faire leurs achats ; ce sont les élégantes petites jeunes filles nées d'une coquetterie propre, comme aussi adorables enfants aux regards si profonds

Rio est bien une ville passionnante. On faudrait pouvoir se promener avec le souci de voir passer la vie...

# AU SINAI

## désert de pourpre et d'or

Reportage de M.-H. LELONG

[LIVREOCCASION.COM](http://LIVREOCCASION.COM) Livre ancien [SCIENCES ET VOYAGES](#)



Ayoûn Moûsâ est une minuscule- oasis, rien qu'un laquet d'eau verte où se jouent des poissons et se mirent de beaux palmiers,

Il y a, certes, des déserts phis vastes ou plus absolus que celui-ci ; je n'en connais pas de plus formidable s. Ce mot, qui est devenu presque insignifiant à force d'avoir été galvaudé, s'impose dans le cas : c'est, en effet, un sentiment de crainte sacrée qu'inspire le pays que les cartes de géographie montrent sous la forme d'une presqu'île triangulaire qui pend dans la mer Rouge, entre les golfes de Suez et d'Akaba, blanche et vide dans la partie septentrionale, comme alourdie au sud par l'énorme tache ocre d'un massif montagneux, avec un mot chargé d'éclairs, le Sinaï.

Nos souvenirs d'enfance y sont bien pour quelque chose. Nous avons tous été frappés par la gravure de l'histoire sainte qui montre un Moïse surhumain, es rayons lumineux au front, brandissant les « Tables de la Loi » sur une montagne qui lui fait un piédestal gigantesque.

Après avoir fait le voyage du Sinaï, je puis témoigner que la réalité dépasse, comme toujours, nos imaginations. On trouve, là-bas, un cadre grandiose, à la mesure des événements qui ont bouleversé la face du monde.

Mais je ne veux évoquer ici que le décor de ce Pèlerinage aux sources.

### D'Afrique en Asie.

Les préparatifs sont terminés, le plus difficile a été de recruter une demi-douzaine de compagnons assez peu exigeants en matière de confort, disposés à coucher à la belle étoile et pour qui l'intérêt d'une telle expédition est plus fort que la crainte des fureurs de l'été. En effet, il n'y a pas de service organisé ; on forme une caravane ; si une auto tombe en panne, d'autres viendront à son secours. Nous sommes deux par voiture : l'état de la piste n'en permet pas davantage. Et puis, nous sommes chargés d'essence et de victuailles, car on ne peut espérer ravitailler en route ni les moteurs ni les voyageurs.

Les dernières formalités de la douane ont été remplies ; on veut sans doute retirer ains, à ceux qui s'en vont, tout regret de quitter les splendeurs de la civilisation. Devant un gros vapeur, courrier d'Extrême-Orient, quiglisse lentement sur le ruban rectiligne du canal, le bac nous a transportés d'un continent à l'autre. Adieu, l'Afrique ! Suez, ville quelconque, sans poésie, uniquement consacrée aux affaires, s'éloigne rapidement. Nos voitures ont pris contact avec la terre d'Asie et il faut avouer que ce contact est rude. Je n'ai pas boulingué aussi brutalement dans le golfe de la Syrie où mon petit cargo voulut me donner une connaissance expérimentale des navigations de saint Paul dans ces mêmes parages. Je constate que le casque colonial protège aussi bien contre les heurts que contre les insulations.

Nous filons, avec de violents soubresauts, le long d'un interminable talus de sable, pour atteindre enfin, au bout du canal, [la mer Rouge](#), qui est d'un bleu profond. Nous laissons sur le rivage, dans leur isolement affreux, les bâtiments du lazaret de quarantaine, et nous tanguons dans un de ces paysages monotones, parfaitement dénudés, mais sans caractère, sans grandeur, comme il faut presque toujours en traverser avant de mériter le vrai désert.

### « Ayoûn Moûsâ ».

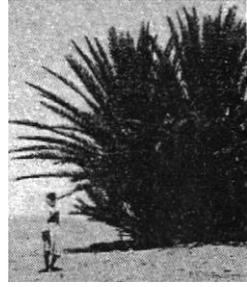
Nous n'avons pas roulé de la sorte pendant une heure qu'une surprise nous récompense déjà : c'est une minuscule oasis, rien qu'un laquet d'eau verte où se jouent des poissons et se mirent de beaux palmiers.

Ayoûn Moûsâ : les sources de Moïse. C'est ici, en effet, qu'on localise l'épisode de la Bible : Moïse fit partir Israël de la mer Rouge. Ils prirent la direction du désert de Schur ; et après trois journées de marche dans le désert, ils ne trouvèrent point d'eau. Ils arrivèrent à Mara ; mais ils ne purent pas boire l'eau de Mara, parce qu'elle était amère. C'est pourquoi ce lieu fut appelé Mara. Le peuple murmura contre Moïse, en disant : « Que boirons-nous? Moïse cria à l'Eternel ; et l'Eternel lui indiqua un bois, qu'il jeta dans l'eau. Et l'eau devint douce... s (Exode, XV, 22-25).

L'eau d'Ayoûn Moûsâ, l'ancienne Mara, tiède et d'un goût fade, est buvable.

« ... Après trois journées de marche... » dit le livre de l'Exode. Nous au trls, nous venons de quitter à peine les boulevards de Port-Tewig ! Il est vrai que, depuis la marche des Hébreux, la mer Rouge, qui remontait jadis à proximité des lacs Amers, a reflué considérablement vers le Sud.

Des indigènes sont là accroupis, des Bédouins qui laissent écouler le temps, à l'ombre heureuse, en fumant le narghilé, sans désir et sans pensée. Plus loin, quatre ou cinq hommes sont occupés autour d'une théière. Des enfants, qui n'ont pas encore appris l'art suprême de paraître indifférents, nous dévisagent avec curiosité et tendent la main dans un geste inné. Un peu à l'écart, plusieurs



Ain Hauouâra n'est qu'un poil marqué par un bouquet

huttes, enclous dans un rem qui défend, contre les regards familiale de quelques ménages. un chameau grogne en rumir apeurées se réfugient dans les p. noncer de bonnes paroles et menue pièce d'argent, pour q dehors sa famille, devant rob photographique, avec l'espoir

Pauvres gens ! Décharnés, tr Comme toutes les femmes que dans le Sud, celles-ci ont le visa hauteur des yeux, par des sequ de grosses pièces d'argent et leur coiffe. L'absurde et lourd leur descend jusqu'à la poitrine leurs poignets sont également et de bracelets. De jeunes enf portent sur leur figure, d'où li mières années a vite disparu, Pt sais quel sérieux trop précoce qu Une fillette est déjà chargée d monnaies. Encore un peu de tem plus que deux yeux noirs, brille fièvre. Son frère, un petit garçon en haut du crâne rasé, une tou

### Dans la poussière Im

Les mains se tendent pour le chich, et nous sommes à nouveau



Les femmes ont le visage couvert médailles, de grosses pièces d'argent chées à leur coiffe, qui leur font u